

# LA RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS	ADMINISTRATION	RÉDACTION	ANNONCES
Un An. . . . . 10 fr. Six Mois. . . . . 5 » ENVOI FRANCO PAR LA POSTE Etranger. . . . . Port en sus	Tout ce qui concerne l'Administration Abonnements, Articles d'argent Doit être adressé à M. A. ALRICY Imprimerie Labaune, cours Lafayette, 5	Adresser les communications A M. COSTE-LABAUME, Directeur Cours Lafayette, 5, Lyon LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS	Fermier général : V. FOURNIER Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ Rue Confort, n° 14 LYON

### FRANC-PARLER

Sainte Discorde, priez pour nous!  
Telle est l'invocation que, du fond de leur âme, les dévots conservateurs adressent aux régions célestes où trônent leurs divinités protectrices.

Ah! monsieur Borel, ah! messieurs les gendarmes, quelle excellente occasion de conflit vous aviez fournie à nos bons apôtres! Et comme le terrain était bien choisi: le respect de la gendarmerie, ce rempart de l'ordre, la sauvegarde de la société, le salut de la propriété et de la famille... Il y avait de tout dans ces bottes de gendarmes, toutes les rennaines connues avec lesquelles on organise les coups d'Etat, on établit les dictatures et l'on fonde l'Etat de siège.

Mais hélas! le guignon poursuit les gens de l'Ordre moral, et il a suffi d'une entrevue des Gauches avec le Président du Conseil pour faire évanouir ces fantômes.

M. Dufaure a laissé entendre aux députés républicains, justement émus du langage agressif de M. Borel, que l'honorable général, peu accoutumé à la tribune, s'était emballé inconsidérément et que sa parole avait dépassé sa pensée.

Une circulaire nette et positive rectifiera le tout et rétablira messieurs les gendarmes dans leur véritable rôle.

Cette honnête déclaration, marquée au coin de la modération et du bon sens, a jeté hors de leurs gonds tous les sectaires de la sainte Alliance.

Du Pays à la Défense, du Français à l'Union ce n'est qu'un cri, un concert assourdissant de récriminations et de violences. Ces malheureux voyant leur échapper le conflit si ardemment désiré, remplissent l'air de leurs imprécations ou l'insulte le dispute à la grossièreté.

« L'ambition sénile de M. Dufaure; »  
« La capitulation honteuse du ministère; »  
« Le général Borel traité de vieille bête, etc., etc. »

Telles sont les aménités dont nous régale la presse des « gens bien élevés. »

On comprend devant cette explosion, de quelles illusions, de quelles espérances les pêcheurs en eau trouble avaient caressé l'incident de la gendarmerie.

Aujourd'hui il s'agit de modifier sa tactique et de changer son fusil d'épaule. Les monarchistes réunis vont s'efforcer d'opposer M. Borel à M. Dufaure et de confisquer à leur profit le ministre de la guerre.

Déjà on emploie tous les moyens malhonnêtes susceptibles de provoquer cette brouille.

Voyez, dit-on au général Borel, vous ne comptez pour rien dans le cabinet; vos déclarations sont méprisées par vos collègues, vos discours tournés en ridicules; M. Dufaure vous traite de « vieille bête. » Vous ne sauriez rester en aussi mauvaise compagnie. Venez avec nous, général, nous vous admirerons, nous chanterons vos louanges, nous célébrerons vos gendarmes, nous vous comparerons même à Cicéron et à Démosthènes.

Le général Borel se prêterait-il à ces jolies manœuvres?

Il n'a montré que trop de dispositions déjà à recueillir les applaudissements de nos adversaires et à mériter les sourires bienveillants du duc de la Rochefoucauld-Bisaccia.

La nomination du général Wolf est une nouvelle preuve que le ministre de la guerre éprouve de fortes vellétés à pencher à droite.

Cependant nous aimons à croire que son honnêteté et son bon sens se révolteront à l'idée de tomber dans les bras de Cassagnac, et si par hasard il ne sa-

vait pas résister à cette chute, il n'y aurait pas grand chose de changé dans la République.

Le maréchal a beau être obsédé par le militarisme de son entourage, il n'a pas la prétention de sacrifier huit ministres au seul général Borel qui, malgré ses capacités transcendantes, serait insuffisant pour gérer à la fois la guerre, l'intérieur, les finances, la justice, l'instruction, les travaux publics et les affaires étrangères.

Aussi nous consolerions-nous facilement de la disparition du défenseur de la gendarmerie, avec cette pensée philosophique: Encore un panache à la mer!

JACQUES BARBIER.

### OU EST L'ENNEMI?

On disait jadis *où est le chat?* et l'industriel inventeur de cette facétie enfantine y gagna, dit-on, plusieurs mille livres de rentes.

*Où est l'ennemi?* n'aurait peut-être pas moins de succès, si l'on essayait de traduire cette interrogation sur des vignettes ingénieuses.

En attendant, un certain nombre de journalistes républicains emploient les loisirs des vacances à cette recherche palpitante d'intérêt. — Mais tous ne sont pas d'accord, on le devine, sur le signalement de cet ennemi — non plus que sur la nature des périls qui menacent la République.

— L'ennemi c'est l'orléanisme, disent les uns.

— Vous vous trompez, l'ennemi c'est le bonapartisme, répliquent les autres.

Et chacun apporte un certain nombre de preuves à l'appui de ses assertions.

— Ne savez-vous pas que les orléanistes s'agitent et que le duc de Broglie les mène?

nes s'élèvent au niveau des angoisses patriotiques que M. Rouher...

M. Jean des Houx. — Très-bien!

M. Lucien Brun. — Il nous restait naguère encore l'espérance d'un Sénat conservateur et audacieux jusqu'au bout. Avec ce puissant levier pour moter...

M. Veillot. — Le Sénat a capitulé; il a justifié l'oracle de Belleville.

M. Lucien Brun. — C'était la pensée que j'allais émettre. Aussi notre émotion est grande...

M. Chesnelong. — Nous la partageons tous!

Madame Angot. — A la chienlit tous ces lâcheurs! Qu'il en vienne seulement un me marchander un merlan, c'est moi qui me charge de le remettre au pas. — Tas de feignants!

M. Jean des Houx. — Et le triomphe du ministre Orban à Bruxelles! Quel échec regrettable pour le parti!

M. Baudry-d'Asson. — Dites le ministre Forban; ce sera plus juste. (Des bravos éclatent dans tout le salon.)

Madame la Duchesse. — N'oublions pas l'élection de deux athées à l'Académie française. Quelle honte et quelle leçon!

M. Buffet. — Ce triple échec me rappelle ma triple défaite devant le scrutin. Tout tourne contre nous. On dirait que la Providence nous abandonne!

M. Paul de Cassagnac. — C'est vous qui nous avez lâchés aux élections du 24 février 1876, en manquant de poigne! votre faiblesse d'alors a été le commencement de la dégringolade du parti conservateur.

— Ignorez-vous que les bonapartistes méditent un suprême effort pour étrangler la République?

— N'avez-vous pas remarqué avec quel entrain les constitutionnels de M. Bocher ont lâché le ministère dans les dernières séances du Sénat?

— Ne voyez-vous pas que la plupart des chefs de l'armée sont bonapartistes?

— Pardon, et le duc d'Aumale qu'on veut nommer maréchal!

— Et le général Wolff qui vient d'être chargé d'un grand commandement, aux applaudissements de l'Ordre et du Pays.

— Il est connu, du reste, que la plupart des fonctions sont occupées par les orléanistes.

— Vous vous trompez, les bonapartistes sont tout-puissants dans les bureaux, d'où l'on ne peut les déloger, etc., etc.

Nous remplirions des colonnes, on le comprend, à reproduire les arguments qui s'échangent sur ce sujet intéressant, s'il n'était plus simple et plus court de mettre les contradicteurs d'accord en leur disant: Vous avez tous raison.

Eh mon Dieu oui, ils ont raison ceux qui craignent le bonapartisme, aussi bien que ceux qui se défient de l'orléanisme. Il est clair que ces deux factions sont un danger pour la République, et qu'il y a des précautions à prendre contre l'une et l'autre.

Quant à savoir exactement quel est celui des périls qui est le plus pressant, quant à discuter sur les moyens d'action respectifs des hommes de l'empire ou des hommes de l'ordre moral, c'est là, qu'on nous le permette de dire, une puérité.

Napoléon IV est-il plus près de Boulogne que le comte de Paris des Tuileries? — M. Rouher est-il plus adroit que le duc de Broglie? le duc d'Aumale l'emporte-t-il sur les généraux Bourbaki et Ducros?

Nous ne voyons pas grand profit à se lancer à perte de vue dans ces dissertations comparées.

Le R. P. Agathocle. — Il me semble au contraire que la Providence tient toujours pour nous. Je ne rappellerai point que la mort inopinée de M. Ricard, suivie de l'admission de M. Buffet au Sénat fût un fait providentiel. Les deux attentats sur la personne de l'empereur Guillaume ne sont-ils point un indice des desseins du ciel?

M. Lucien Brun. — Nous sommes tous d'accord. Ces échecs sont des épreuves de la volonté divins et ne doivent pas nous abattre. Le « jusqu'au bout » ne saurait être une vaine devise.

Ici l'orateur s'élance dans une longue dissertation sur les destinées impérisables et parallèles de la Monarchie et de l'Eglise. Les bravos! les très-bien! les oui-oui se croisent dans tous les sens. Le révérend père Agathocle reste seul impassible. Personne ne peut reconnaître son impression dans ses yeux, qui se cachent sous une forte paire de lunettes bleues.

M. Lucien Brun termine en disant: *Salus in cruce et liliis.*

Mme Angot. — Voilà qui est tapé! Comment que vous dites ça: Cruche et lili! Faudra que je m'en souviensse pour les clients qui m'embêtent.

M. Lucien Brun. — Mais c'est du latin, ma bonne femme.

Mme Angot. — Tant mieux! ça prouvera que j'ai fréquenté la « haute! »

M. de Mun. — Messieurs, allons droit au but. Les circonstances, non la Providence sont contre nous: c'est clair.

Pour sortir de l'impasse où nous sommes acculés, il faut agir:

### FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

#### Congrès des Comités cléricaux

La semaine dernière, pendant que nos sénateurs et députés désertaient la capitale pour aller retremper leurs opinions au sein des électeurs ruraux, les délégués de tous les comités et cercles catholiques de France se rendaient à Paris pour y tenir l'Assemblée plénière, où ces messieurs causent annuellement de leurs efforts en faveur de la propagande religieuse et méritoire des préceptes du *Syllabus*, et s'encourageant mutuellement à de nouvelles luttes.

Leurs séances ont passé presque inaperçues, l'attention publique étant toute attirée du côté du congrès de Berlin. M. Chesnelong, le Bossuet moderne, n'a pas moins prononcé un discours encyclique sur l'impénétrabilité de la foi, « qui pénètre partout et stable avec une audace qu'on ne lui connaissait pas encore ». Pareillement, M. de Mun, le Pierre Hermite contemporain, n'en a pas moins agité le dard de la foi de nos pères et brandi le sabre des Croisés aux yeux de ses pieux auditeurs. C'est la tradition. Impossible, en effet, de se figurer un congrès catholique sans ces deux singuliers Pères de l'Eglise, pas plus qu'une procession bien organisée sans bédau et sans suisse.

Tout le monde a pu lire dans les journaux de la semaine cause le compte-rendu des séances officielles du congrès. Nous allons tâcher, nous, de repro-

duire, d'après des échos, la séance officielle, l'initiative, la vraie, qui a eu lieu après la clôture générale, et à laquelle avaient été invités plusieurs personnages de circonstance.

#### Présidence de M. de Mun.

Les délégués et les invités sont réunis dans le salon de la duchesse X... Au milieu des notabilités ordinaires du parti, s'épanouit la figure rougeaud de M<sup>me</sup> Angot, marchande à la Halle, dignitaire du comité des femmes de France. On remarque sur le guéridon de splendides couronnes d'immortelles, à feuilles d'or et d'argent, reçues trop tard par la duchesse pour être expédiées à Domrémy.

M. Dupanloup offre une prise de tabac à M. de Lorgeril, dont le nez paraît souffrir d'une longue abstinence. M. Paul de Cassagnac lie connaissance avec messire Jean des Houx et le révérend père Agathocle. Ces a-partes sont interrompus subitement par un coup de timbre, que M. de Mun, debout au port-d'armes, mais non en bottes de cuirassier, frappe sur le marbre de la cheminée.

M. de Mun. — Cette séance privée a pour but, vous le savez, de nous permettre l'examen des questions, qu'un gouvernement peu respectueux des droits de l'Eglise, nous interdit dans nos séances publiques. Parlez, messieurs, en toute sincérité et suivant toute l'énergie de votre foi.

M. Lucien Brun. — Il est impossible de ne pas voir les assauts donnés par les flots de l'impénétrabilité à la barque de Pierre et de ne pas entendre le grondement des couches révolutionnaires qui se ruent sur l'arche de la monarchie traditionnelle. Nous traversons des jours douloureux, et nos angoisses chrétiennes

Le point essentiel, c'est que nos institutions républicaines sont visées à la fois par le bonapartisme et l'orléanisme, qui savent fort bien à l'occasion mettre leurs deux têtes sous le bonnet clérical.

Il s'agit donc de se garer des hommes de l'ordre moral, non moins que des hommes de décembre. — Tel qui ne verrait le danger que d'un côté serait parfaitement imprudent, car il n'y a aucune raison de s'endormir sur l'oreiller orléaniste plutôt que sur l'oreiller bonapartiste.

Chacun de ces partis hostiles a sa manière spéciale de procéder : l'un, par la finesse et l'intrigue; l'autre, par la violence et l'attentat...

Aux républicains de surveiller leurs entreprises et leurs manœuvres, en tenant compte de ces aptitudes variées.

Cela vaudra mieux, croyons-nous, que d'engager des polémiques plus ou moins alambiquées, plus ou moins subtiles sur le degré d'imminence du péril orléaniste ou du péril bonapartiste.

Les deux sont à craindre. Voilà la vraie vérité, — mais prenons garde qu'à force de chercher, de poser des points d'interrogation et de nous demander : *Où est l'ennemi?* nous ne finissons par ne plus le voir.

### LE CONGRÈS LITTÉRAIRE

Congrès partout! Pendant que les diplomates de Berlin discutent gravement sur la meilleure manière de couper un Turc en quatre, les écrivains, gens de lettres, journalistes, poètes et romanciers des Deux-Mondes (rien de M. Buloz) se réunissent sous la présidence de Victor Hugo, pour aviser aux moyens de défendre leurs œuvres contre certaines pirateries internationales.

Le principe de la propriété littéraire est, en effet, si mal respecté, que beaucoup d'éditeurs ou d'imprimeurs qui se feraient scrupule de prendre cent sous dans votre gousset, n'hésitent pas à s'emparer du livre ou de la pièce d'un auteur, sans même lui demander pardon de la liberté grande.

Une mauvaise traduction, quelques changements de noms et la farce est jouée. Voyez Victor Hugo.

On a converti trois ou quatre de ses drames en opéras, sans qu'il en touche un maravedis.

Il est assez bizarre que toutes les recettes encaissées avec *Rigoletto*, par exemple, passent sous le nez de l'auteur du *Roi s'amuse*.

Le besoin se faisait donc sentir, comme on dit, d'une petite loi de morale courante : à savoir qu'il est aussi malhonnête de voler le livre d'un écrivain que de lui voler sa montre.

Français, Russes, Anglais, Autrichiens, Italiens, etc., ont paru d'accord sur ce sage principe, et nous espérons que la chose ne passera pas en conversation.

Les discours les harangues, les toasts n'ont pas manqué, comme on pense, dans cette petite fête littéraire, et c'était plaisir de voir vraiment les élan de confraternité, de cordialité et de sympathie avec lesquels les écrivains des deux hémisphères s'envoyaient des compliments à tour de bras.

« Aide-toi et le Ciel t'aidera, » a dit la sagesse des nations.

C'est aussi ma devise. — Quel sera, Messieurs, notre plan de campagne pour aller jusqu'au bout?

**M. Paul de Cassagnac.** — L'expérience doit vous instruire. Les moyens que vous avez employés jusqu'à ce jour, les pèlerinages, les cercles, les ex-voto, les temples au Sacré-Cœur, ont complètement raté. Il n'y a que le canon qui ne rate pas. La France et l'Église ne peuvent être sauvées que par un nouveau Charlemagne.

**M. Babie.** — Et la légalité des moyens?

**M. Paul de Cassagnac.** — La fin justifie tous les moyens. D'ailleurs, avec la canaille, pas de scrupules. Le lion populaire rugit, cassez-lui les pattes.

**M. Chesnelong.** — Les procédés décembristes peuvent se soigner; mais, avant tout, l'union fait la force, et l'alliance intime de tous les partis conservateurs doit être le préambule de toute tentative hardie. Il me semble que des démarches auprès de tous les princes...

**M. Paul de Cassagnac.** — C'est ça! Un nouveau voyage à Froshdorf. Merci! nous sortons d'en prendre.

**Mme la Duchesse.** — Vos incertitudes, vos hésitations et vos titilllements me causent, messieurs, de vifs battements de cœur. Vous allez chercher bien loin un secours qui est tout près. Une digne femme habite l'Élysée. Si une députation de toutes les femmes de France se rendait auprès d'elle et lui exposait les périls de la foi catholique, par son influence sur l'esprit du maréchal, elle pourrait rendre à notre cause...

**M. Paul de Cassagnac.** — Illusion, Madame.

Trop rare exemple, hélas! d'une confraternité qui tend de plus en plus à disparaître. — Pendant que Victor Hugo, en effet, faisait appel à la réconciliation, à la concorde, en invoquant cette parole de Jésus: « Aimez-vous les uns les autres, » toute la presse réactionnaire amentée contre notre grand poète le couvrait de ses injures accoutumées.

Mon Dieu oui, au moment même où un romancier russe se plaisait à mettre le nom de Victor Hugo à côté de ceux de Corneille et de Voltaire, les illustres plumitifs de l'ordre moral le traitaient d'imbécile, d'idiot et de crétin.

Quelle pitié!

### FEUILLES VOLANTES

Le pot aux roses du 16 mai se découvre de plus en plus, et bientôt nous connaissons tous les procédés mis en œuvre par les escarpes de M. de Fourtou pour escroquer le suffrage universel.

Il ne se passe pas de jour sans que nous apprenions la condamnation d'un maire ou d'un adjoint bien pensants à quelques semaines de prison pour fraude électorale.

Les départements du Midi sont particulièrement riches en coquinerie de ce genre.

Vous connaissez les mésaventures de certains lanceurs de la candidature Baragnon. — Voici un maire de l'arrondissement d'Apt qui ne leur cède en rien.

M. le marquis d'Allen, un marquis, s'il vous plaît, vient d'encaisser tout bonnement cinq cents francs d'amende et six mois de prison pour avoir trop bien préparé le terrain électoral du candidat de l'ordre, de la religion et de la propriété.

Six mois de prison pour un marquis, c'est assez coquet!

Etonnez-vous après cela du succès inattendu des officiels dans le département de Vaucluse.

Seulement, il est une petite réflexion que M. le marquis d'Allen pourra creuser à loisir pendant ses cent quatre-vingt jours d'ombre et de recueillement:

— Comment se fait-il que ce pauvre marquis passe en police correctionnelle, pendant que l'ex-préfet de Vaucluse passe chevalier de la Légion d'honneur?

Les candidats aux élections de juillet ont déjà lancé leurs professions de foi.

Parmi eux se distingue M. de St-Paul, de St-Gérons, grand bonapartiste devant l'Éternel!

Le boniment de ce décembriste revêt une forme mélodramatique, qui semble empruntée à feu Pixérécourt. — Lisez-moi ça:

« L'enfant du pays (c'est lui de St-Paul) est intimement rivé à votre sol; tout l'y rattache, depuis le berceau qui l'a vu naître jusqu'à la tombe de ses aïeux qui sera aussi la sienne. »

« Berceau qui l'a vu naître, tombe de ses aïeux... »

As-tu fini! dirait Polyte, — puisque M. de St-Paul est amateur de ce genre de rhétorique, il a grand tort de ne pas épuiser le répertoire:

« C'était une belle tête de vieillard!... — « ô ma mère... — les infâmes! ils vont me marcher sur le cœur... Grâce pour ses cheveux blancs, etc., etc. »

Les électeurs de Saint-Gérons pleureraient comme des veaux et M. de St-Paul ne serait pas nommé.

Le chef de l'État n'est plus rien, si ce n'est une enseigne appendue au-dessus de la porte de la grande auberge française et sur laquelle on lit:

« Ici on préside à pied et à cheval. »

— Madame la Duchesse éprouve un tremblement nerveux et peu s'en faut qu'elle ne succombe sous ses battements de cœur. Un regard de M. Dupanloup la soutient.

**Le R. P. Agathocle.** — J'émettais tout-à-l'heure l'avis que la Providence n'était pas étrangère aux attentats dont l'empereur Guillaume a été victime. Poursuivant cet ordre d'idée, j'estime qu'une délégation des cléricaux auprès de M. de Bismarck, président du congrès international...

**M. Lorgetil.** — Et le patriotisme?

**Le R. P. Agathocle** (consolidant ses lunettes, que cet interruption à ébranlées) Les peuples, comme les rois, sont tous frères!

**M. de Lorgetil.** — Et le respect de soi-même, de ses ancêtres, dans le choix des alliés?

**Le R. P. Agathocle** (froil comme une statue à lunettes). — Il est avec le ciel des accommodements. Oserais-je précisément vous rappeler vos ancêtres de 1815? Sa Sainteté le Pape vient elle-même d'écrire au chancelier de Berlin...

**M. Jean des Houx.** — Au fait, puisque le pape Léon XIII a écrit à M. de Bismarck pour lui proposer l'aide du clergé dans les élections, je ne vois pas pourquoi...

**M. Dupanloup.** — Les desseins de la Providence sont impénétrables. Je ne puis croire cependant que M. de Bismarck soit prédestiné à sauver l'Église. Il me semble qu'une nouvelle Jeanne d'Arc ferait bien mieux notre affaire. Supplions Léon XIII

Un joli coquin.

Le prétendant Don Carlos avait accusé jadis un de ses aides de camp, le général Boët, de lui avoir dérobé un collier de diamants.

Or il arrive que le général Boët proteste aujourd'hui contre cette accusation odieuse, et démontre avec preuves à l'appui:

1° Que Don Carlos n'a jamais été volé de son collier;

2° Qu'il l'a fait vendre pour en gaspiller le prix;

3° Que cette accusation de vol n'avait d'autre but que de dissimuler, aux yeux de sa famille, la mise au clou dudit collier. Et voilà!

Vaut-il la peine de descendre des Bourbons et de se faire appeler Charles VII, roi légitime de toutes les Espagnes, pour en arriver à ces tours de canaillerie indigne?

Le duc d'Aumale maréchal de France!

Le bruit en a couru ma parole.

Espérons que le général Borel, ministre de la guerre, nous épargnera un semblable tour de bâton.

ZÈDE.

### L'ÈRE DE PROSPÉRITÉ

En a-t-on assez fait des plaisanteries sur la R. F. Ça ne tarissait pas plus que le « bazar à Krantz ». Mais les journaux d'ordre moral sont bien forcés aujourd'hui de passer à d'autres exercices. Le « bazar à Krantz » est devenu l'immense succès de l'Exposition universelle. Quant à la R. F. l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans une de ses dernières séances, a enfin déterminé le sens de ces redoutables initiales. R. F. veut dire évidemment: *Royalité Flambée*, ou encore *Ratapail F... ichu*.

Pas difficiles en fait d'amusements, ces bons journaux se sont alors rabattus sur autre chose. Ils ont ouvert dans leurs colonnes sous la rubrique: *L'Ère de prospérité*, une vaste enquête sur la situation de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Aucun jour ne se passe sans qu'ils aient à enregistrer des nouvelles désastreuses. Nous demandons à en présenter quelques échantillons à nos lecteurs.

« On écrit de Beurivage-sur-Saône:

« Ces jours-ci, un chien atteint d'hydrophobie a rompu sa chaîne. Il a parcouru le bourg en mordant plusieurs chiens que l'on s'est empressé d'abattre. Ce n'est que vers le soir qu'il a pu être atteint et tué par le sieur X..., garde champêtre.

« On juge de l'émotion que cette alerte a causée dans tout le pays.

« Voilà, en ce qui concerne Beurivage-sur-Saône, les bienfaits de l'ère républicaine. »

On écrit de St-Pantaléon à l'Écho des Sa-

cristies:

« Le mois de mai a été pluvieux, le mois de juin l'est encore. Ces pluies continuelles menacent gravement les récoltes. Chacun sait que sous l'Empire il ne pleuvait jamais, ou du moins juste ce qu'il fallait.

« On craint même des inondations. Cela s'est vu sous la monarchie, mais c'était encore la faute de la République. »

On écrit de Sault-en-Jarrêt au Conservateur de la Basse-Loire:

de canoniser l'héroïne de Donrémy, et du haut du ciel Jeanne suscitera parmi nos femmes de France (la duchesse rugit) une émule, qui relèvera à la fois le trône et les autels.

**M. Baudry d'Asson.** — C'est aussi mon avis. Dans six mois nous serions à Reims. Vive le roi!

**M. Paul de Cassagnac.** — L'empire a rendu plus de services à l'Église que les Bourbons.

**M. Baudry d'Asson.** — C'est inexact, Pie IX n'a jamais accordé la rose à l'impératrice Eugénie.

**M. Paul de Cassagnac.** — Vous êtes plus antediluvien que les rhinocéros et les mastodontes. Votre monarchie traditionnelle est f.... tout comme la République.

**Madame Angot.** — Il taira pas son bec celui-là! Bon Dieu quelle platine!

**Cassagnac.** — Ah ça dites donc, la vieille, vous commencez à nous ennuyer.

**Madame Angot.** — Moi la vieille! quel âge que t'as donc, espèce de blanc-bec.

**Madame la duchesse.** — Je vous en prie madame Angot, calmez-vous.

**Madame Angot.** — Je veux bien pour montrer qu'on sait se tenir en société. Seulement qu'y recommencez pas ce morveux ou je te lui ferai voir...

**M. de Mun.** — Permettez-moi de rappeler à la réunion que le Christ n'a pas donné à ses disciples d'autre précepte que celui-ci: « Allez et enseignez! »

**M. Dupanloup.** — Je l'ai toujours pratiqué, mes brochures sont là!

**M. Chesnelong.** — Pour couper court à toutes discussions irritantes, je propose de nous en tenir à

« La foudre est tombée l'autre jour sur un toit de chaume où le feu s'est communiqué au reste de la maison. Il n'y a pas eu accident de personnes, mais une demi-douzaine de lapins ont péri dans les flammes.

« C'est le troisième incendie de cette année dans la commune. Les deux premiers avaient été occasionnés par des imprudences.

Le troisième a été allumé par le feu du ciel. Si c'est là ce que nos gouvernants appellent « l'ère de prospérité, » nous demandons que cette pléthore de bien être prenne fin. L'agriculture en a son plein dos, et elle appelle de tous ses vœux un état de choses qui lui permette de ne pas voir flamber ses toits de chaume et de se faire 3,000 francs de rente en élevant des lapins.

Il serait facile de multiplier à l'infini ces citations. Celles-là suffiront pour démontrer la bonne foi des feuilles réactionnaires et le compte que l'on doit faire sur la sûreté de leurs informations.

Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, qu'il grêle, c'est la faute à la République. Mais si par hasard il fait beau, c'est aux Orléans que nous le devons, à moins que ce ne soit à Bonaparte.

Les premiers en effet sont propriétaires du *Soleil* (renouveler son abonnement), quant au jeune Sedan, il a tant de policiers parmi ses fidèles, qu'eux seuls sont capables d'arrêter la pluie.

### LES MYSTÈRES DU CONGRÈS

Une obscurité crépusculaire règne dans la salle. De larges rideaux aux fenêtres atténuent un jour trop éclatant, qui permettrait de distinguer l'expression des physionomies, et peut-être même de lire par-dessus l'épaule de son voisin.

Les murailles ont été capitonnées de matelas, de façon à étouffer complètement la voix des diplomates, et à empêcher que la moindre conversation puisse être entendue au dehors.

Peu à peu on voit arriver des ombres, qui semblent glisser plutôt que marcher sur le parquet. Ce sont les membres du Congrès, dont les bottes sont enveloppées de chausses de lisière pour faire moins de bruit et ne pas éveiller l'attention...

On prétend même que plusieurs d'entre eux, craignant d'être reconnus par les passants, ont revêtu des déguisements et se sont mis des masques en carton, qui dissimulent complètement leur visage.

Le prince Gortschakoff se serait travesti en bon rentier de campagne; le comte Andrassy en musicien ambulancier, et M. Disraeli en marchand de peaux de lapins.

Mais, une fois dans la salle des séances, tous les masques tombent et chaque délégué reprend sa physionomie habituelle.

**Le prince de Bismarck.** — La séance est ouverte.

**Le comte Andrassy.** — Messieurs, ne trouvez-vous pas que ces mots: La séance est ouverte, sont trop significatifs, trop affirmatifs, surtout, et sont de nature à compromettre la réserve que nous nous sommes imposée.

**Le prince de Bismarck.** — Il faut pourtant qu'une séance soit ouverte ou fermée.

**M. Andrassy.** — Sans doute, mais si nous disions seulement: la séance est *entr'ouverte*, il me semble que ce serait plus diplomatique et plus discret. (Marques d'approbation.)

l'application de ce précepte, et de nous livrer à une active propagande des bons principes par tous les moyens. Que tous les épiciers, tous les merciers, tous les confiseurs catholiques enveloppent leurs marchandises dans des feuilles où seront imprimées de bonnes maximes et de salutaires histoires.

**Voix nombreuses.** — C'est cela! C'est cela!

**Madame Angot.** — Vous pouvez compter sur moi. Je veux pas vendre un vieux hareng sans le coller dans la Gazette. Ça leur donnera l'air d'une odeur de sainteté.

L'idée de M. Chesnelong est développée par M. Veillot et M. Jean des Houx. La réunion l'adopte à l'unanimité, moins la voix du R. P. Agathocle, et un comité spécial de propagande est désigné à cet effet.

**M. de Mun.** — La séance est levée. Dieu le veut! Dieu le veut!

Madame la duchesse se retire dans son appartement avec le R. P. Agathocle son directeur spirituel. Comme ils jettent ensemble un regard dans la rue sur les délégués qui s'en vont, ils aperçoivent deux chiffonniers chargés de leur boîte.

— Je crains bien que vous ne travailliez que pour ces gens-là, dit le R. P.

— Nous ferons toujours au moins une bonne œuvre.

— Oui, l'œuvre des petits papiers patronnée par de petits hommes.

LEBRUN.

*Le prince de Bismark.* — Je n'y vois aucun inconvénient : la séance est entrouverte.  
 Si vous le voulez bien, M. le Secrétaire va vous lire le . . . . .  
*Le prince Gortschakoff.* — Permettez, Monsieur le Président, avant de procéder à nos travaux, il y aurait lieu de prendre quelques précautions pour garantir leur secret absolu.  
*Le prince de Bismark.* — Nous avons fait beaucoup déjà pour cela. Remarquez que les fenêtres sont doubles, que le verre des vitres est dépoli, qu'une barrière de fer protège l'extérieur du palais, que quatre factionnaires éloignent les curieux. . . . .  
*Le prince Gortschakoff.* — Sans doute, sans doute, mais rien ne vaut l'œil du maître. Laissez-moi vérifier moi-même . . . . .  
*Le prince de Bismark.* — Comment donc ! (Le prince Gortschakoff va inspecter minutieusement les serrures, et après s'être assuré que les portes ferment bien et qu'il n'y a aucun trou dans les boiseries, reprend sa place dans son fauteuil.)  
*Le prince de Bismark.* — Vous êtes satisfait de votre examen ?  
*Le prince Gortschakoff.* — Parfaitement. Je n'ai rien découvert de suspect.  
*Le prince de Bismark.* — Alors comment . . . . .  
*L'huissier.* — Excellence !  
*M. de Bismark.* — Qu'y a-t-il ?  
*L'huissier.* — Le délégué Serbe demande si on ne pourrait pas le recevoir.  
*M. de Bismark.* — Impossible. Nous ne frayons pas avec ces petites gens.  
*L'huissier.* — Il dit qu'il aurait à vous remettre un memorandum.  
*M. de Bismark.* — Qu'il attende à la porte.  
*M. Andrassy.* — Plus loin que la porte s'il vous plaît. — Il pourrait entendre nos entretiens. Ces Serbes ont les oreilles longues.  
*M. de Bismark.* — Je vais le faire conduire à cinq cents mètres.  
*L'huissier.* — Excellence !  
*M. de Bismark.* — Quoi encore ?  
*L'huissier.* — Le délégué Roumain.  
*M. de Bismark.* — Ah ça ils nous ennuyaient ces délégués !  
*Le prince Gortschakoff.* — Je m'oppose absolument à l'entrée du délégué Roumain. — Ces gens là sont fatigués ; sous prétexte qu'ils se sont fait tuer pour vous, ils vous assassinent de leurs réclames. — C'est la peine du talion.  
*M. de Bismark.* — Dites au délégué Roumain qu'il aille se promener.  
*L'huissier.* — Où Excellence ?  
*M. de Bismark.* — Où il lui plaira, nous n'avons pas le temps de nous occuper de lui. — Maintenant reprenons les affaires sérieuses.  
*M. Disraëli.* — Pardon, il me semble que j'entends du bruit dans la salle.  
*M. Andrassy.* — Moi de même. — Mon oreille est inquiétée par certains craquements. . . . .  
*Le prince Gortschakoff.* — S'il y avait un journaliste caché dans un placard ?  
*Le prince de Bismark.* — Nous n'avons point de placards.  
*Le prince de Gortschakoff.* — Alors sous un meuble, derrière un rideau que sais-je ! Les reporters sont capables de tout.  
*M. de Bismark.* — Je vous assure . . . . .  
*Le comte Andrassy.* — Il faut voir ça. — Attendez, je vais passer sous la table.  
*Le prince de Bismark.* — Ne craignez-vous pas que cette posture ne soit indigne de . . . . .  
*Le comte Andrassy.* — Il n'y a rien d'indigne quand il s'agit du secret d'un protocole. — Ah je le tiens ! . . . . .  
*M. Waddington.* — Laissez donc, vous me tuez la jambe.  
*Le comte Andrassy.* — Excusez-moi, j'avais compté une jambe de trop.  
*M. de Bismark.* — Vous voyez qu'il n'y a personne  
*Le comte Andrassy.* — J'avais bien cru entendre pourtant . . . . .  
*M. de Bismark.* — Relevez-vous . . . . .  
*M. Waddington.* — Je vous pardonne.  
*M. Andrassy.* — Ouf ! et l'on croit que la diplomatie est un métier commode.  
*L'huissier.* — Excellence !  
*M. de Bismark.* — Laissez-nous la paix.  
*L'huissier.* — Le délégué Monténégrin.  
*M. Disraëli.* — M. le Président, connaissez-vous bien votre huissier ?  
*M. de Bismark.* — Parbleu ! Depuis vingt ans, je le vois tous les jours.  
*M. Disraëli.* — Et vous êtes sûr de lui ?  
*M. de Bismark.* — Sans doute.  
*M. Disraëli.* — Cependant, je lui trouve l'air louche.  
*M. Andrassy.* — Vous avez raison. Il a certain clignement d'yeux. . . . .  
*Le prince Gortschakoff.* — Si c'était un correspondant de journaux ?  
*M. de Bismark.* — Je vous certifie . . . . .  
*M. Disraëli.* — Je crois reconnaître en ces traits significatifs de . . . . .  
*M. Andrassy.* — Du reste pourquoi cette assistance à venir à chaque instant nous gêner un délégué ?  
*Le prince Gortschakoff.* — Evidemment ça d'autre but que de surprendre nos secrets. Je demande à ce que l'on interroge l'huissier.  
*M. Andrassy.* — Ce n'est pas assez, il faut le déshabiller.  
*M. Disraëli.* — Et qu'on le fouille.

*Le prince Gortschakoff.* — S'il a un crayon sur lui, nous le fusillons.  
*Le prince de Bismark.* — Comme il vous plaira. — Christophe, déshabillez-vous.  
*Christophe.* — Jamais de la vie !  
*M. Disraëli.* — Vous le voyez, il est coupable.  
*Le comte Andrassy.* — Nous sommes trahis, c'est clair.  
*M. de Bismark.* — Pourquoi ne voulez-vous pas quitter votre paletot ?  
*L'huissier.* — Je connais trop les affaires publiques pour savoir que l'on ne se déboutonne pas dans un congrès.  
*Le prince Gortschakoff.* — Tiens, le gail-lard a de l'esprit.  
*Le prince de Bismark.* — Vous voyez bien que ce n'est pas un journaliste, ils sont tous bêtes comme leurs pieds.  
*Le prince Gortschakoff.* — A qui le dites-vous ?  
*M. Disraëli.* — Allons, allons, le traité de San-Stéfano !  
*Le prince de Bismark.* — Mais Messieurs il est l'heure de dîner.  
*Le comte Andrassy.* — Cinq heures et demie, c'est ma foi vrai !  
*Le prince Gortschakoff.* — Comme le temps passe quand on s'occupe de choses graves.  
*M. Waddington.* — Et dire que nous venons d'avoir quatre séances comme celle-là.  
*Le comte Andrassy.* — Ah le fardeau des affaires !  
*Le prince de Bismark.* — Vous venez, Messieurs.  
*Le comte Andrassy.* — Et le Turc ?  
*M. Waddington.* — Il ronfle.  
*M. Disraëli.* — Pauvre diable, laissons-le, il se réveillera toujours assez tôt.  
*Le prince de Bismark.* — D'autant mieux que qui dort dine ! Rendez-vous pour demain n'est-ce pas ?  
*Le prince Gortschakoff.* — Entendu ! Et surtout pas un mot de ce qui vient de se passer. Il s'agit de ne pas troubler le repos de l'Europe !

PETITS PAQUETS

Vous savez que le héros du 2 décembre, toujours à court d'argent pour les bonnes œuvres, avait l'habitude de toucher d'avance son traitement. Ayant vécu aux frais du gouvernement prussien, dès les premiers jours de septembre 1870, il se trouve débiteur envers le Trésor français d'une petite somme de deux millions et demi, pour le reste du mois qu'il n'a pas fonctionné comme empereur. Aussi le fise a mis l'embargo sur des porcelaines, statuettes, tableaux et autres tapisseries de salon, que la non moins charitable Eugénie n'a pas pu, dans la précipitation de son déménagement, emporter en Angleterre.  
 « Sont-ils ladres ces républicains, s'écrie à ce sujet un journal respectueux des grandes infortunes, de vouloir faire restituer par une veuve et un orphelin un argent dépensé pour le bien de la France ? »  
 Il paraît que les deux millions et demi, dont il est question, auraient été distribués *incognito* aux familles pauvres des militaires tués à Wissembourg et à Reischoffen.  
 S'il en est ainsi, il y aurait peut-être justice et générosité à secourir à notre tour une auguste famille dans le malheur.  
 La *Mascarade*, aujourd'hui *Renaissance*, avait ouvert jadis au profit du prisonnier de Wilhemshoe une souscription nationale qui a produit 1 fr. 75 c., soit trente-cinq sols ; nous tenons volontiers cette somme à la disposition du jeune artiller et de sa respectable mère.  
 Toutes les curiosités artistiques de Paris ne se trouvent point à l'Exposition dans la galerie des arts rétrospectifs.  
 On signale sur les boulevards un magasin de déballeage pour les photographies des saints récemment admis au Paradis.  
 L'une des plus remarquées est celle du fameux saint Labre, pris en haillons, mains rugueuses, cheveux incultes, entouré d'une auréole de . . . moustiques.  
 Comme le saint médite sur les vanités terrestres, il a un doigt posé sur le front.  
 Passent deux souscripteurs du centenaire de Voltaire.  
 — Tiens, dit l'un, il se gratte encore dans le paradis !  
 — Alors sa place serait plutôt au jardin d'acclimatation.  
 On demande des Bossuets !  
 Qui donc ? — *Le Figaro*, journal aux 6,000 curés abonnés.  
 Et pourquoi ? — Pour prononcer les oraisons funèbres des grands morts de l'année 1878, année qui n'est pas encore à sa moitié et a déjà vu descendre dans la tombe les Victor-Emmanuel, les Pie IX, les George V, etc.  
 Farceur de *Figaro* ! Quel siècle fut jamais plus fertile en Bossuets ? — Et M. Freppel dont l'élo-

quence . . . et M. Guibert dont la suave onction, et M. Dupanloup dont la puissante dialectique . . . et le prélat, fameux entre tous, qui prononçait l'oraison funèbre d'un zouave pontifical, tombé glorieusement à Mentana, mais recueilli quelques mois après dans une prison des bords de la Loire ; etc., etc. !  
 Le *Figaro* insulte l'épiscopat français.  
 Erreur en deçà, vérité au-delà ! Loyauté au-delà, escobarderie en deçà.  
 Le 14 octobre dernier, le ministère de Broglie et C<sup>o</sup> était battu à plate couture dans la bataille électorale. Il hésita deux longs mois pour rendre les armes . . . des armes empoisonnées.  
 Le 11 juin courant, les électeurs belges mettaient en déroute le ministère clérical Malou. Dès le lendemain, 12, ledit Malou donnait sa démission, et le roi confiait l'organisation d'un nouveau cabinet à M. Frère-Orban, chef du parti libéral.  
 Parions que, si le roi des Belges vient visiter l'Exposition, M. de Broglie, M. de Fourtou, M. Brunet, et autres, ne lui enverront point leurs cartes.  
 Y a-t-il des mauvaises langues en France, et l'esprit public est-il assez pervers ?  
 Figurez-vous que les bonnes sœurs institutrices de Pruniers (Maine-et-Loire) avaient dans leur école une petite fille, mauvais sujet de la pire espèce, tout ce qu'il y a de plus indiscipliné, de plus paresseux, de plus . . . abandonné par la grâce divine. On la gardait par amitié pour sa famille. Mais il est évident qu'elle ne pouvait être un sujet de désordre pour l'école.  
 La bonne sœur Saint-Charles avait trouvé les moyens suivants, — inspirés sans doute par le pigeon dont parle Voltaire, — pour dompter le mauvais garnement confié à ses soins :  
 1<sup>o</sup> Elle frappait la petite turbulente avec des orties ;  
 2<sup>o</sup> Elle mettait un bouchon dans la bouche de la petite bavarde et le fixait solidement avec une ficelle qu'elle nouait autour de la tête.  
 Là-dessus cris, indignation, injures de MM. les journalistes prétréphobes.  
 Or, un jugement du Tribunal d'Angers vient de justifier la bonne sœur St-Charles des noirceurs à elle imputées et de la rendre blanche comme neige.  
 Le Tribunal d'Angers, où les conclusions du substitut de la République, M. de Chateaux, protestant avec une violente indignation contre les calomnies préméditées d'une presse impie, a déclaré :  
 1<sup>o</sup> Que les orties étaient sèches et partant inoffensives ;  
 2<sup>o</sup> Que le bâillon n'avait occasionné aucun mal et partant n'était pas délictueux.  
 La bonne sœur St-Charles est naturellement acquittée et le père, de la petite patiente condamné aux dépens.  
 Ah ! les mauvaises langues ! Quels ravages de l'esprit voltairien ! Nous espérons bien que M. Bardoux va casser sur-le-champ l'inspecteur d'Académie qui, pour complaire à de vils dénonciateurs, avait destitué dorés et déjà la bonne sœur St-Charles !  
 Si l'injustice commise par M. l'inspecteur d'Académie d'Angers est de nature à affliger le cœur juste et chrétien de M. Bardoux, voici un autre fait qui peut le rassurer sur les sentiments de son honorable personnel.  
 M. le recteur de Clermont a interdit à tous ses administrés, aux professeurs de faculté comme aux simples instituteurs, la lecture du *Moniteur du Puy-de-Dôme*, attendu que ce journal avait plaisanté sur le maigre du vendredi, crime abominable, s'il en fut.  
 En apprenant cette nouvelle, M. Dupanloup s'est écrié : « Allons, il y a encore du bon grain au milieu de l'ivraie universitaire ! »  
 Nous espérons bien que tous les professeurs de Clermont ne manqueront pas d'envoyer, chaque vendredi, à ce pieux recteur, une boîte à surprises . . . . . une boîte de sardines.  
**THEATRES**  
*Célestins.* — Les rafraîchissements abondants dont le Ciel nous comble en ce beau mois de juin, s'ils font le désespoir des promeneurs, des amateurs de villégiature ou des biens de la terre, sont pour M. Aimé Gros une manne bienfaisante, se traduisant chaque soir par de grosses recettes. *Niniche* et *Giroflé-Girofla* qu'on vient de reprendre, se partagent actuellement les faveurs d'un public heureux de trouver aux Célestins des distractions que la pluie lui refuse au dehors.  
*Giroflé-Girofla* fut presque le premier de ces ouvrages, ni chair ni poisson, emphatiquement décorés du nom d'opéras-comiques, qui mirent en vogue ce genre faux et ennuyeux, selon nous,

s'éloignant autant de l'opérette que de l'opéra-comique par ses livrets peu amusants et sans esprit et sa musique prétentieuse où ne brillent ni la richesse de la mélodie, ni la distinction de l'harmonie. On a pris goût à ces sortes de pièces, la mode les a adoptées, mais nous espérons qu'on en reviendra et que l'indifférence publique obligera MM. les auteurs et compositeurs d'écrire de vrais livrets ou de franches partitions d'opérettes ou d'opéras-comiques. Il est juste d'ajouter que les auteurs spirituels et les compositeurs doués à la fois de l'inspiration et de la science se rencontrent moins aisément qu'un rhume de cerveau à notre époque, et leur rareté excuse presque les maestri Lecoq et Planquette avec leurs collaborateurs Clairville, Leverrier et Vanloo.  
 L'interprétation de *Giroflé-Girofla* pourrait être meilleure. Etant admis que ces pièces doivent faire rire et paraître drôles en dépit de l'absurdité du scénario et du manque quasi absolu de scènes et de dialogues comiques, deux artistes réalisent à peu près seuls les conditions du programme : M. Bellard (Bolero) et M<sup>me</sup> Simiane. Evidemment, tous deux chargent un brin leurs personnages ; mais supposez qu'ils se bornent à réciter la prose de MM. Le Verrier et Vanloo, et ne mettent pas leurs efforts à en tirer quelques effets en dehors . . . ce serait lugubre. M. Vigri est un Marasquin très-convenable comme acteur et chanteur, mais nous l'engageons à modérer le zèle et l'admiration d'amis maldroits qui l'accablent de couronnes à chacune de ses créations ou de ses reprises.  
 Bien mal à l'aise dans la peau de Mourzouk, M. Marchetti, auquel les rôles comiques ou extravagants ne conviennent nullement.  
 Giroflé-Girofla n'est pas non plus un des plus heureux personnages de M<sup>lle</sup> Sichel, qui retrouvera difficilement ses succès de la *Petite Mariée* ou des *Cloches*. — surtout celui de la *Petite Mariée*. Et pourtant nous croyons qu'avec un peu de travail et beaucoup de bonne volonté M<sup>lle</sup> Sichel parviendrait à mieux articuler ses paroles, à faire comprendre ce qu'elle chante, à ne pas accentuer la mesure et à se débarrasser des petites mines et des petits cris aigus dont elle assaonne la plupart de ses phrases parlées. Si M<sup>lle</sup> Sichel voulait se montrer plus naturelle et moins viser à la recherche de ses effets, — qu'elle ne trouve pas toujours, — elle éviterait certainement les chuts qui l'accablent parfois. Qu'elle médite sur le proverbe : « le talent qu'on veut avoir gâte celui qu'on a ; » — elle s'en trouvera bien et nous aussi.  
 Voici maintenant qu'on fourvoie M<sup>lle</sup> Montbazon dans l'opérette. Déjà on l'a pourvue d'un léger rôle dans la *Petite mariée*. — dans *Giroflé-Girofla*, on lui confie celui de Paquita. Outre que M<sup>lle</sup> Montbazon n'y brille guère, c'est bien le moyen de gâter ses qualités naissantes et de la forcer à accentuer ses défauts. M<sup>lle</sup> Montbazon a le charme, l'organe, la jeunesse et l'intelligence ; par contre, elle possède un aplomb excessif pour son emploi, s'occupant trop souvent de la salle, de sa toilette, de ses ajustements et pas assez de la scène ; si la Direction lui fait encore jouer l'opérette, c'est une ingénue perdue pour la comédie.  
 Les chœurs et l'orchestre marchent à merveille ; sur ce point, la critique ne peut que s'incliner et adresser de sincères félicitations à M. Pichoz, qui a su, avec des éléments fort disparates, créer aux Célestins des chœurs et un orchestre comme aucun théâtre d'opérettes ne saurait en présenter. Il y a là un énorme progrès accompli, dont il a tout le mérite.  
 Les deux amoureux des Célestins ont été admis sans opposition mercredi dans les *Pauvres de Paris*, ce bon vieux drame qui, s'il n'avait pas attiré une foule énorme, a du moins eu le mérite d'intéresser et d'émouvoir la gracieuse M<sup>me</sup> Bellard. Le premier de ces amoureux est M. d'Albert (Hyacinthe). Malgré toute la bonne volonté de cet artiste, nous nous ferons difficilement à son jeu guindé et à son débit monotone, et nous serions fort étonnés si M. d'Albert réussissait plus tard à réaliser en quoi que ce soit un jeune premier de comédie. Sa prochaine création nous prouvera s'il n'est pas destiné à grossir le nombre de ces médiocrités qui sans faire tâche dans une interprétation n'apportent aucun élément de succès dans un ensemble et contribuent par leur insuffisance à certains fous qui surprennent. Le deuxième amoureux est M. Delorme, refusé en qualité de premier. En bien, nous ne célerons pas plus longtemps que M. Delorme ne nous semble pas inférieur à M. d'Albert, au contraire ; et puisque l'idéal des premiers amoureux ne s'est pas rencontré, nous hésiterions à peine à confier l'emploi principal à M. Delorme, en réservant le second à son chef de file actuel. La direction agira intelligemment en distribuant les rôles selon les capacités de chacun d'eux sans consulter l'ordre du tableau.  
 Entre temps, M. Francières, le deuxième père noble de cette année, a été refusé. le troisième, M. Serret, débutera prochainement. Espérons qu'à celui-ci *Serrettera* la série.  
 G. LAURENT.

COURSES DE LYON  
 LES 23 & 24 JUIN 1878

1<sup>er</sup> jour, Dimanche 23 juin, à 2 heures

Prix spécial (Administration des Haras) . . . . .	2,000
Prix du Jockey-Club de Lyon (à réclamer) . . . . .	4,000
Grand Prix du Conseil général (Handicap) . . . . .	8,000
Prix de la Société d'Encouragement (Jockey-Club de Paris) . . . . .	6,000
Grande course des haies (Handicap) . . . . .	4,000
Prix de la Saône (Steeple-Chase handicap) . . . . .	1,500

2<sup>e</sup> jour, Lundi 24 juin, à 2 h. 1/2

Prix national (Administration des Haras) . . . . .	5,000
Prix de la Tête-d'Or (à réclamer) . . . . .	3,000
Grand Prix de la ville de Lyon . . . . .	10,000
Prix du chemin de fer P. L. M. . . . .	4,000
Prix du Rhône (grand steeple-chase handicap) . . . . .	6,000

PRIX DES PLACES

Enceinte du pesage, pour homme, 20 fr.; pour dame, 10 fr.  
 Tribune A (couvert côté gauche) 5 fr.; B, droite, 3 fr.  
 Piétons intérieur et côtés droit et gauche des tribunes, 1 fr.  
 Digue, 50 cent.; cavalier, 5 fr.  
 Voitures à 4 chevaux, 20 fr.; à 2 chevaux, 15 fr.  
 à 1 cheval, 10 fr.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable,  
 A. ALRICY.  
 Lyon.— Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, succ.

